



DAVID THOMSON

« C'est tout un système médiatique qui ne fonctionne pas correctement. »

Journaliste à RFI, David Thomson est l'auteur de *Les Français Djihadistes* (Les Arènes, 2014) et *Les Revenants* (Seuil, 2016) pour lequel il a reçu le prix Albert Londres en 2017. Il est l'un des rares journalistes à avoir constaté l'ampleur des départs en Syrie dès 2012 et estime que le système médiatique est en partie responsable d'une dégradation du débat public sur le sujet du jihadisme.

Entretien réalisé le 24 janvier 2018 par Elie Guckert | photo : Lucas Hueber

Quand vous commencez à travailler sur le sujet des jihadistes français, personne ou quasiment personne ne s'y intéresse. Pourquoi voyez-vous le sujet émerger à ce moment-là, et pas les autres ?

Quand je commence à travailler sur ce phénomène, il était en effet totalement absent des radars médiatiques, sécuritaires et encore plus des radars politiques. Je commence personnellement à travailler sur le sujet début 2012. Je suis alors correspondant en Tunisie, je revenais de la guerre en Libye. Je n'ai pas choisi de travailler sur ce sujet-là, il s'est imposé à moi parce que cela se passait sous mon nez. En Tunisie, je couvre alors l'instabilité post-révolutionnaire. Je vois un mouvement jihadiste émerger avec, à sa tête, d'anciens hauts-cadres d'Al-Qaïda, d'anciens lieutenants de Ben Laden en Europe, des gens très importants à l'époque du jihad en Afghanistan, etc. Ils bénéficient d'une amnistie et créent un mouvement jihadiste tunisien, qui devient un mouvement social de masse. Je travaille dessus et, très vite, je vois des

Français qui s'y intéressent. Je fais un sujet, qui est d'ailleurs le premier à cette époque, sur les premiers départs en Syrie. Et en 2012, je vois des mosquées qui se vident de moitié, je me dis qu'il se passe quelque chose et qu'il faut regarder de plus près.

Pour ce travail, vous avez parlé directement à des jihadistes : est-ce que cette méthode a été comprise par tout le monde ?

Effectivement, ma méthode de travail était particulière. Quand j'ai commencé, j'ai constaté qu'il n'y avait quasiment aucun travail journalistique ou académique fait à partir de ce que j'ai appelé des sources primaires. Tout était fait à partir de sources secondaires qui, par définition, sont biaisées d'une façon ou d'une autre. On parle ici de procès verbaux de police ou de justice, d'écoutes, ou d'entretiens menés en prison avec des détenus qui savent que leurs propos seront scrutés par l'administration. Donc il y a toujours un biais. Là j'avais la possibilité, puisque j'étais au milieu des jihadistes, de travailler pour la

David Thomson - Entretien réalisé le 24 janvier 2018 par Elie Guckert

première fois à partir de sources primaires, c'est-à-dire de faire des entretiens directs avec eux, en passant du temps avec eux, avec des entretiens enregistrés, en m'inspirant de la méthodologie de travail des sciences sociales, une sorte de sociologie participante. Bien sûr, mon travail n'a aucune prétention scientifique. Mais j'ai essayé de m'en inspirer.

Pour moi, c'était l'évidence que c'était une matière extrêmement riche et utile et qu'il fallait l'utiliser. Après, bien sûr, ça pose question puisque ce travail est fait au contact de terroristes. Je comprends que ça puisse interpeller mais, pour moi, il n'y a aucun débat à avoir sur cette question-là.

J'aimerais revenir sur l'émission Ce soir ou jamais d'avril 2014 sur France 2. On est quelques mois avant Charlie Hebdo. Vous êtes alors le seul en plateau à apporter des analyses basées sur des faits, et pourtant vous êtes attaqué de toutes parts. De quoi est-ce révélateur ?

C'est très révélateur d'un problème dans le débat public français, surtout dans le traitement médiatique de ce sujet en particulier, mais aussi de nombre d'autres sujets, malheureusement. Les gens qui interviennent à longueur d'antenne sur la plupart des médias audiovisuels français ne s'expriment pas sur la base d'un travail empirique qu'ils auraient mené. Là, avec cette émission, on en a la preuve, on a un plateau entier composé de gens avec une très forte assurance, voire une arrogance,

qui assèment des vérités qui ne sont basées ni sur des faits ni sur un travail empirique. Quasiment aucun des invités de ce plateau n'avait travaillé sur le phénomène jihadiste en Syrie à ce moment-là.

Moi, j'arrive avec deux ans de travail et d'entretiens derrière moi puisque je suis en promo pour le livre *Les Français Jihadistes*. À ce moment-là, je ne suis pas très connu, je ne suis qu'un petit journaliste et

je suis face à un de mes anciens profs de sociologie qui a gardé ce rapport de domination prof/élève [rires]. Mais ce personnage n'a jamais travaillé sur le phénomène en question. Et pourtant cela ne l'empêche pas de donner son avis, qui n'est basé sur absolument aucun travail empirique, encore aujourd'hui, dans les médias.

« Les gens qui interviennent à longueur d'antenne sur la plupart des médias audiovisuels français ne s'expriment pas sur la base d'un travail empirique qu'ils auraient mené. »

C'est un problème parce que cela fini par devenir une norme dans le débat public et jusque dans les sphères politiques. Aujourd'hui, on voit tout de suite l'absurdité des propos qui sont tenus ce soir-là. On comprend à quel point ça peut être problématique dans un débat public, puisque cela le fausse ! Et pour le sujet dont on parle, cela a retardé la prise de conscience sur la menace qui pesait sur le pays. Donc c'est très problématique.

Pourtant il y avait déjà eu Mohamed Merah deux ans auparavant. Pourquoi n'avait-on pas compris ce qu'il s'est passé en 2012 au point de vivre 2015 comme une surprise ?

Ce sont des événements qui sidèrent telle-

David Thomson - Entretien réalisé le 24 janvier 2018 par Elie Guckert

ment qu'on ne peut pas se les représenter avant de les vivre, selon moi. On a vu en 2015 que l'opinion était dans un état de sidération totale. Merah aurait pu être un *red flag* comme on dit aux États-Unis, une alerte, mais ça ne l'a pas été parce que, pour moi, ce n'était pas un événement qui était de nature à faire comprendre qu'on était dans autre chose que quelque chose d'ordre ponctuel. Moi, c'est bien là que je comprends qu'il y a au contraire quelque chose de massif, qu'on n'est pas dans le ponctuel, qu'on a des départs exponentiels en Syrie. Mais jusqu'en 2014, les renseignements continuent de penser le contraire.

C'est intéressant, rétrospectivement, de lire le Livre Blanc du ministère de la Défense de 2013 où rien n'est anticipé sur la menace syrienne. On voit toujours le danger en Afghanistan et au Pakistan, où s'est entraîné Mohamed Merah et ça ne concerne, au maximum, qu'une quarantaine de ressortissants français qui mourront là-bas. Alors qu'en réalité, ils allaient en Syrie, justement. Tous les signaux étaient clairs. Cela n'a pas été anticipé. Cela s'explique par une déconnexion des sphères médiatiques avec certaines zones sociales du territoire, ou zones géographiques proches de la France qui échappent à la compréhension et à la vigilance des principaux médias. Et le problème, c'est que quand les confrères donnent la parole et se réfèrent à des gens qui parlent au nom de leur légitimité scientifique, et non pas au nom d'un travail empirique, et disent des choses qui sont fausses, alors on est au royaume des aveugles et les borgnes sont rois. Et ces gens-là sont les mêmes que ceux qui me contredisaient violemment en 2014 quand

je disais que les jihadistes avaient des intentions terroristes contre la France. Quand les journalistes se réfèrent à ces gens-là et qu'ils leur disent « *circulez il n'y a rien à voir !* », ce n'est pas de nature à créer des signaux d'alerte. Donc c'est tout un système médiatique qui ne fonctionne pas correctement. Et le fait qu'en 2013 ou 2014 ce phénomène massif passe sous tous les radars en est le symptôme.

Et après 2014, selon vous, ça s'améliore un peu ?

Mais non ! Tous ces gens qui étaient sur les plateaux continuent à avoir le micro ouvert, et aucun n'a fait son mea-culpa. Là, on touche à un problème qui est celui de la fabrique de l'information, et en particulier de l'information en continu. Les journalistes ont parfaitement conscience du problème. Mais il faut prendre en compte les contraintes auxquelles ils sont confrontés. Un jour, j'essayais d'alerter une rédactrice en chef, par ailleurs amie, d'un média d'information en continu, que l'intervenant qu'elle avait invité et auquel elle donnait la parole n'était ni crédible ni sérieux. Le problème, c'est qu'elle le savait. Elle m'a répondu : « Il faut bien nourrir la bête ». Les interlocuteurs sérieux sur ce sujet se comptent sur les doigts d'une main. Mais quand il se passe quelque chose, les médias leur tombent dessus, vous ne pouvez même plus allumer votre téléphone tellement il sonne. Ils appellent un interlocuteur crédible, qui n'est pas disponible, alors ils se rabattent sur un moins crédible, pas disponible non plus, et ainsi de suite. Donc comme il leur faut quand même quelqu'un, ils se retrouvent avec le second, troisième, voire quatrième couteau. C'est un problème structurel.

David Thomson - Entretien réalisé le 24 janvier 2018 par Elie Guckert

On continue d'entendre sur les jihadistes un certain nombre de clichés, ils seraient des jeunes de banlieues en déshérence, fascinés par Call of Duty, qui partent faire la guerre. C'est faux ?

Alors au contraire des jeunes paumés qui jouent à Call of Duty et qui amènent leur Playstation en Syrie, c'est une réalité très forte, ce n'est pas ce qu'on dit ! En revanche ce qui a été problématique, c'est la lecture psychiatrique du phénomène. Le phénomène, dans ses ressorts, est à la fois simple et complexe. Quand le pouvoir

politique dit « *ce sont des fous, circulez, il n'y a rien à voir !* », c'est problématique parce que cela empêche de comprendre qui sont ces jeunes et comment ils ont pu tomber là-dedans.

L'avantage pour un politique de dire que ce ne sont que des fous, c'est de lui permettre de ne pas aborder les sujets sensibles, notamment la part de religiosité de l'engagement jihadiste, qui est centrale. Comment se fait-il que les minorités soient sur-représentées dans ce phénomène ? C'est aussi une question sociale qui amène à s'interroger sur les ratés de l'intégration en France. Ça, évidemment, aucun politique ne veut l'aborder frontalement. Enfin, si ce sont des fous cela veut dire qu'on est dans le domaine de la pathologie, que l'on peut donc les guérir avec le miracle de la déradicalisation. Le fait de dire ça fait qu'on passe à côté de la quasi-totalité de la question, c'est ça le problème !

Pourtant on parle désormais plutôt de prévention de la radicalisation que de déradicalisation. Peut-on vraiment dire que rien n'a changé ?

Bien sûr, des progrès énormes ont été faits, dans l'approche institutionnelle, sur la grille d'analyse, sur les interlocuteurs utilisés, sur la prévention... Certes la situation entre 2015 et aujourd'hui n'est plus la même. Mais de 2014 à 2016, on est dans l'année 0 de la compréhension du phénomène

Et ce retard, on va le payer pendant un certain temps ?

La grande erreur qui a été commise entre 2012 et 2013, c'est de ne pas avoir compris ce qu'il se passait et donc

de ne pas avoir réussi à l'empêcher. Que des centaines de jeunes aient pu partir dans des groupes terroristes en Syrie alors que tout se passait à ciel ouvert. On en a payé les conséquences et on va les payer pendant quelques années encore, puisqu'on a créé une génération de terroristes. On est sur des contingents à l'ampleur inédite. C'est une fatalité maintenant.

Tout le monde utilise votre terme de « revenants » désormais, c'est

un bon changement d'appréciation de votre travail par rapport à l'émission de 2014, non ?

Oui c'est vrai [rires]. C'est le titre qu'on a trouvé avec Raphaël Garrigos et Isabelle Roberts du site Les Jours. C'était une traduction du terme « *returnees* », que je n'aimais pas, c'était un moyen de dire que ces gens revenaient de l'au-delà, c'était aussi un clin d'œil à la série du même nom. Bref, c'était absolument parfait. Le titre est aujourd'hui dans le langage public effectivement. Je prends ça comme un compliment et un hommage à mon travail. ■



Les Revenants - David Thomson - Seuil (2016)